

Cahiers de civilisation espagnole contemporaine

De 1808 au temps présent

10 | 2013 :

printemps 2013

Études

L'étranger dans le monde hispanique contemporain

L'hispaniste Antoine de Latour (1808-1881)

Un intermédiaire culturel de premier ordre entre la France et l'Espagne

El hispanista Antoine de Latour

MANUEL BRUÑA CUEVAS

Resúmenes

Français English

Latour a passé une vingtaine d'années en Espagne. De ce fait, il a fini par être considéré en ce pays comme une sorte d'Espagnol d'adoption, tout en restant bien Français aux yeux de tous. Grand érudit, en contact permanent avec les milieux culturels espagnols, il était en même temps le secrétaire particulier d'un personnage clé dans la politique espagnole du XIX^e siècle : le duc de Montpensier, fils du roi Louis-Philippe de France et prétendant au trône espagnol. En Espagne, Latour était, de ce fait, un étranger socialement bien placé, auquel se sont souvent adressés les écrivains espagnols soit pour se procurer le mécénat du duc en vue de l'édition de leurs ouvrages, soit pour obtenir de l'érudit que ceux-ci fassent l'objet de l'un des articles sur les lettres espagnoles qu'il publiait régulièrement dans quelques grandes revues parisiennes.

Latour spent twenty years in Spain; so he ended up being regarded, while remaining French for all to see, almost as a Spaniard. Great scholar, in constant contact with Spanish cultural circles, he was also the secretary of a key figure in Spanish politics of the nineteenth century: the Duke of Montpensier, son of King Louis-Philippe of France and pretender to the Spanish throne. In Spain, Latour was, therefore, a socially well-placed foreigner: he could help the Spanish writers to get the patronage of the Duke as well as publish articles about their work in the Parisian journals.

Entradas del índice

Palabras claves : Antoine de Latour, intermédiaire culturel, médiateur culturel, médiation culturelle, Tenant de Latour

Palabras claves : Antoine de Latour, cultural intermediary, cultural mediation, cultural mediator, Tenant de Latour

Texto completo

- 1 Antoine de Latour est l'un des remarquables hispanistes français qu'ont connus les siècles passés. Toutefois, son travail comme médiateur entre les cultures espagnole et française est encore largement méconnu. Il est vrai que les études sur la littérature des voyages en Espagne font fréquemment allusion à lui, mais on y oublie parfois¹ que ses récits s'inscrivent dans une sorte de collection qu'il a dénommée « Études sur l'Espagne », plus intéressante comme un moyen de diffusion en France de l'histoire et de la culture espagnoles – aussi bien celles de son temps que celles des siècles précédents – que comme une simple narration des expériences d'un voyageur².
- 2 Antoine de Latour est né à Saint-Yrieix (Haute-Vienne) le 30 août 1808. Ayant fait ses études à l'École Normale (1826-1829)³, il commence à exercer comme professeur d'Histoire⁴ aux collèges Bourbon et Henri IV de Paris. Nommé en 1832⁵ précepteur du duc de Montpensier, Antoine d'Orléans (1824-1890), fils cadet du roi Louis-Philippe (1773-1850), il faut supposer que Latour s'est bien acquitté de ses fonctions car, en 1843, il est devenu le secrétaire des commandements du duc, âgé alors de dix-neuf ans. Dorénavant, et de ce fait, la vie de Latour sera fortement conditionnée par les vicissitudes de celle d'Antoine d'Orléans. C'est justement ce lien étroit qui favorisera la transformation de Latour en un grand

hispaniste.

- 3 Jusqu'à ses quarante ans, Latour avait conjugué ses fonctions au service du duc avec une intense activité comme essayiste, critique littéraire, traducteur, historien et poète romantique ; il avait édité plusieurs livres et souvent collaboré avec des revues parisiennes telles que la *Revue des deux mondes* ou la *Revue de Paris*.
- 4 Dans cette large production⁶, l'Espagne ne l'avait pas spécialement intéressé. De fait, la littérature étrangère de son choix avait été l'italienne : il avait commenté et traduit en français l'œuvre de plusieurs auteurs italiens, tels que Ludovico Ariosto (1474-1533), Vittorio Alfieri (1749-1803), Silvio Pellico (1789-1854) ou Alessandro Manzoni (1785-1873)⁷.
- 5 Son principal contact avec l'Espagne avait été, en réalité, circonstanciel : il avait fait partie de la suite du duc de Montpensier lorsque, en 1846, celui-ci s'était déplacé à Madrid pour épouser l'infante Marie-Louise-Fernande de Bourbon (1832-1897), sœur de la reine Isabelle II⁸. Mais c'est justement ce mariage qui va s'avérer décisif dans la trajectoire vitale de Latour.
- 6 La révolution de février 1848 oblige à l'exil la famille royale française des Orléans. Naturellement, les ducs de Montpensier se réfugient en Espagne⁹, dont le premier ministre, Ramón María Narváez (1800-1868), craignant la présence du jeune couple à la cour, l'enjoint à s'établir dans le sud du pays¹⁰. Les ducs arrivent donc à Séville le 7 mai 1848 et Antoine de Latour les accompagne, étant donné qu'il les avait rejoints à Aranjuez¹¹. Il choisissait ainsi un exil plus ou moins volontaire : non seulement la nouvelle situation politique française l'éceurait, mais il souhaitait rester fidèle à son ancien pupille. Il deviendra un jour le précepteur des enfants du duc¹² et gardera auprès de lui, presque jusqu'à la fin de ses jours, ses fonctions de secrétaire.
- 7 De ce fait Latour acquiert la condition d'étranger résidant en Espagne, mais celle d'un étranger bien particulier, étant donné la position sociale qu'il occupe. Ce n'est pas lui qui aura besoin de chercher à s'intégrer dans la société espagnole, c'est-à-dire ce n'est pas lui qui devra s'efforcer d'être accepté par les milieux intellectuels de la société d'accueil, mais, bien au contraire, ce sont ces milieux qui auront tout intérêt à attirer son attention en vue de leur promotion. Voyons plus en détail les raisons de cette situation paradoxale.
- 8 Étant donné ses fonctions de secrétaire des commandements du duc de Montpensier, Latour va être dépositaire d'une capacité d'action sociale hors du commun. Le duc, dès son arrivée en Espagne, s'est efforcé de devenir un personnage central de la politique espagnole, une alternative au type de monarchie établi dans le pays. Pour y parvenir, il lui a fallu non seulement gagner la confiance des hommes politiques et des militaires, mais constituer un réseau d'intellectuels, de journalistes, de formateurs d'opinion publique travaillant pour sa cause¹³. Or, bien souvent, ces contacts devaient être discrets ; heureusement pour lui, ce qu'il ne pouvait pas faire personnellement pouvait être assumé par son homme de confiance, c'est-à-dire par Latour. D'autre part, la correspondance qui ne pouvait être directement adressée au duc lui arrivait finalement par l'intermédiaire de Latour, ce qui conférait à ce dernier un rôle fondamental dans la sélection des faveurs accordées par Antoine d'Orléans ou par son épouse, l'infante, aux personnes qui les lui sollicitaient. Conscients de ce rôle réservé à Latour, ceux qui étaient finalement favorisés par le duc ne manquaient pas de lui faire part de leurs sentiments de gratitude par la même voie préalablement établie, c'est-à-dire par l'intermédiaire de notre auteur, auquel ils manifestaient également leur disposition à lui rendre service, dans la mesure de leurs possibilités, dès que l'occasion se présenterait. Le duc et Latour ont ainsi tissé un réseau de débiteurs, une clientèle qui s'est avérée décisive aussi bien pour la promotion politique d'Antoine d'Orléans que pour les publications de notre auteur. Latour, en effet, parviendra par là, non seulement à faire partie des cercles instruits de l'Espagne de son temps, mais à mettre à profit la collaboration avec lui des érudits espagnols contemporains dans la composition de ses propres travaux sur le monde littéraire hispanique, aussi bien celui du passé que celui de son époque. C'est, en effet, ce que nous révèle la collection de lettres adressées à Latour et parvenue jusqu'à nous¹⁴. Quelques exemples de ce que nous venons d'exposer contribueront à le rendre plus évident.
- 9 Le grand érudit Cayetano Alberto de La Barrera (1815-1872) lui demande en 1867, et malgré l'interruption de leur correspondance depuis 1861, de faire valoir son influence en vue de lui procurer le poste de bibliothécaire que le Ministère lui avait préalablement refusé¹⁵ ; peu de temps après, soutenu aussi par d'autres notables, La Barrera obtenait son poste et remerciait Latour pour son intervention auprès du ministre : « [...] su recomendacion en mi favor al Sr. Ministro, que acababa de venir de Zaragoza, llegó al mejor i mas oportuno tiempo. El 28 quedé nombrado ofizial del Cuerpo, con destino a la Biblioteca de Zaragoza¹⁶ ». Pareillement, Adolfo de Castro (1823-1898) écrit à Latour¹⁷ afin d'obtenir pour un ami un poste de professeur à l'École des Beaux-arts de Cadix sans passer par la voie habituelle du concours. Fort probablement, ce genre de demandes adressées à Latour visait en réalité l'intervention des ducs. Il est vrai que, parfois, Latour jouait l'intermédiaire sans dépasser ses fonctions de secrétaire au sens strict ; c'en est le cas, par exemple, dans les deux lettres où Alejandro Mon (1801-1882) lui demande de lui faciliter un entretien avec la reine Marie-Amélie (1782-1866) et les ducs ou dans les trois lettres que lui envoie en 1872 le comte Guillermo Morphy (1836-1899) pour faire parvenir à Antoine d'Orléans la correspondance du futur roi Alphonse XII (1857-1885). Mais, d'autres fois, il s'agissait de convaincre Latour d'obtenir une invitation pour pouvoir assister aux actes sociaux du palais ducal de San Telmo¹⁸ ou d'obtenir des ducs une œuvre de charité ; Gertrudis Gómez de Avellaneda (1814-1873), par exemple, sollicite son intercession auprès de l'infante, la duchesse de Montpensier, en faveur d'une vieille femme qui souhaite être accueillie dans un asile¹⁹ :

La infeliz anciana interesada, la tengo hoy recogida en mi casa, porque moria de hambre, y S. A. tan

buena, tan caritativa, y tan poderosa para con todos, no negará á V. la gracia de pronunciar una palabra que abra las puertas del benéfico asilo del Pozo Santo á tan necesitada criatura.

- 10 Ce genre de requêtes en appelait souvent aux intérêts politiques du duc de Montpensier²⁰. Juan José Bueno (1820-1881), afin de pouvoir obtenir un poste, prie Latour de lui envoyer une lettre de recommandation où devrait être soulignée son adhésion à la cause montpensieriste ; et, à une autre occasion, il intercède en faveur de son parent Daniel Fernández de la Maza, afin de lui épargner une sentence judiciaire trop sévère, en arguant : « ¿Podría valer S. A. para evitar castigos a mi pariente ? ¡Que bien se combatiría así a la manifestacion antimontpensierista ! » Les interventions favorables de Latour et du duc dans cette affaire lui feront écrire des paroles de reconnaissance envers l'un et l'autre dans une lettre postérieure.
- 11 Mais les lettres que recevaient Latour portaient souvent sur des affaires à caractère littéraire. Dans ce cas aussi, Latour pouvait jouer le rôle d'intermédiaire pour obtenir le soutien du duc, c'est-à-dire, les fonds nécessaires pour financer une publication. Antonio Trueba (1819-1889) le remercie le 9 février 1858 pour l'argent qu'il lui a fait parvenir de la part des ducs pour l'édition de l'un de ses ouvrages, et la correspondance entre Latour et Manuel Cañete (1822-1891) le montrent dans une fonction similaire pour ce qui est de la publication de *Deudas pagadas* (1860), de Fernán Caballero. Cayetano Fernández y Cabello (1820-1901) lui écrit « por necesidad » le 12 janvier 1866 : il cherche un appui économique pour pouvoir lancer la troisième édition de ses *Fábulas ascéticas* (1864). Et les lettres d'Ángela Grassi (1823-1833) prouvent également que c'est Latour qui se charge de chercher le financement nécessaire à la publication des *Obras literarias del precoz niño don Jesús Rodríguez Cao* (1869-1870), mort en 1868 à l'âge de quinze ans et qui inspirera à Benito Pérez Galdós (1843-1920) le personnage du fils de l'usurier dans son roman *Torquemada en la hoguera* (1889). Pareillement, Juan José Bueno, après avoir communiqué à Latour le 24 janvier 1859 son opinion sur l'œuvre de Zea (1825-1857), le prie le 28 de remercier les ducs, au nom de la veuve de cet auteur, pour leur achat de vingt exemplaires des *Obras en verso y prosa de Don Francisco Zea* (1858).
- 12 Toutefois, si Latour doit avoir recours dans certains cas au mécénat des ducs en matière littéraire, dans d'autres ses correspondants lui demandent tout simplement de leur venir en aide en tant qu'homme de lettres, plutôt qu'en tant que secrétaire d'Antoine d'Orléans. C'est ainsi que Gertrudis Gómez de Avellaneda, convaincue que sa pièce *Baltasar* (1859) pourrait devenir un grand opéra moyennant l'intervention d'un musicien renommé tel que Giuseppe Verdi (1813-1901), lui écrit : « Si en Paris tuviese V. ocasion de hacer conocer á los compositores de música esa composicion dramática [Baltasar], tan facil de hacer libreto lírico, se lo estimaria a V. tanto como le estimo ya su indicacion amable de introducir á mi monarca caldeo [son Baltasar] en el brillante círculo literario de la moderna Atenas [Paris]. » De même, Manuel Cañete, au moment de lui faire parvenir l'*Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos formado con los apuntamientos de don Bartolomé José Gallardo* (1863-1899), de Manuel Ramón Zarco del Valle (1833-1922) et José Sancho Rayón (1840-1900), lui avoue : « Si V. cree conveniente consagrar algunos momentos á dar á conocer en el extranjero la extraordinaria importancia de este riquísimo repertorio, tanto Zarco del Valle como yo agradeceremos á V. sus buenos oficios. »
- 13 En écrivant ces propos, Gómez de Avellaneda et Cañete pensaient, de toute évidence, à l'un des comptes-rendus ou l'une des études que Latour publiait régulièrement à Paris et qui constituaient le principal ou l'un des principaux moyens d'influence de Latour en Espagne, faisant aussi de lui un hispaniste réputé. Nous touchons par là au noyau même de la genèse des œuvres de Latour.
- 14 En 1855, sept ans après son arrivée à Séville, il lance le premier ouvrage de sa collection « Études sur l'Espagne », intitulé *Études sur l'Espagne : Séville et l'Andalousie* et publié à Paris²¹. Si, cette première fois, ce sont surtout les écrivains et les artistes espagnols classiques et préclassiques qui attirent l'attention de Latour²² (Cervantès, Thérèse d'Avila, Lope de Rueda, Lope de Vega, Tirso de Molina, Fernando de Herrera et l'école poétique sévillane, Vicente Espinel, Murillo et les peintres de Séville...), *La Baie de Cadix*²³, paru également à Paris²⁴ trois ans plus tard, en 1858, se termine par une longue étude consacrée à un écrivain de son temps, Cecilia Böhl de Faber, plus connue sous son pseudonyme de Fernán Caballero (1796-1877). Ce chapitre supposera pour Fernán Caballero une promotion littéraire de premier ordre au-delà des frontières espagnoles, son impact étant encore plus important qu'il n'a l'air si l'on tient compte que la même étude avait déjà paru comme article l'année précédente dans la revue parisienne *Le Correspondant* (« Fernán Caballero », août 1857, p. 605-634).
- 15 Latour, en fait, bien que résidant en Espagne depuis 1848, n'a jamais cessé d'envoyer de nouveaux articles aux revues avec lesquelles il collaborait avant de quitter la France. Mais, si comme nous l'avons dit, son intérêt pour le monde culturel hispanique avait été pratiquement inexistant avant la date de son exil volontaire, la plupart des articles qu'il a postérieurement envoyés à divers journaux ou revues de Paris portent sur un écrivain ou un groupe d'écrivains espagnols de son temps. Son article sur Fernán Caballero dans *Le Correspondant* n'a donc été que l'un des premiers d'une longue série. Ainsi, le 21 février 1860, il publie dans *Le Journal des Débats* le poème de Juan García (pseudonyme d'Amós de Escalante, 1831-1902) *El soldado herido*, traduit en prose française ; en octobre 1860, dans la *Revue britannique*, il commente les *Anacreónticas de última moda* de José González de Tejada (1833-1894), puis il écrit, entre autres et dans cette même revue, sur les *Cuentos de color de rosa* d'Antonio Trueba (janvier 1861), sur l'*Historia crítica de la literatura española* de José Amador de los Ríos (août 1862), sur José María Asensio (juin 1865, août 1866), sur Gertrudis Gómez de Avellaneda ou sur Ángela Grassi (octobre 1866)... De plus, et conformément au modèle suivi dans le cas de son premier travail sur Fernán Caballero (voir ci-dessus), Latour finira par recueillir ses articles sur ces autres écrivains dans l'un des ouvrages successivement intégrés à sa collection « Études sur l'Espagne ».

16 Avant la parution en 1855 de son premier grand ouvrage à thématique espagnole, Latour avait déjà publié un opuscule intitulé *Notre-Dame de Regla* (1853), devenu le dernier chapitre de ses *Études sur l'Espagne : Séville et l'Andalousie* (1855). Cet ouvrage, comme nous l'avons dit, est le premier de sa collection « Études sur l'Espagne », à laquelle appartiennent aussi, comme l'indique leur titre, *La Baie de Cadix : nouvelles études sur l'Espagne* (1858) et *Tolède et les bords du Tage : nouvelles études sur l'Espagne* (1860). Or, dans la préface de ce dernier ouvrage, on lit que son auteur le considère comme le quatrième de sa collection d'études : « Puisque le public a bien voulu m'encourager à poursuivre mes travaux sur l'Espagne, par l'accueil qu'il a fait aux trois premiers volumes de ces études, en voici un quatrième... » Dans la suite de cette phrase, Latour spécifie qu'il inclut ses livres sur Séville et sur Cadix dans la même collection que celui sur Tolède, mais il n'y précise pas quel serait celui qui manque. Il peut s'agir de *Don Miguel de Mañara* (1857), bien que la mention « études sur l'Espagne » ne figure pas dans le titre de ce livre, mais il est également possible que Latour ait compté séparément les deux volumes composant *Séville et l'Andalousie* (1855). Par contre, notre auteur ne semble pas considérer comme appartenant à cette collection –ou, du moins, pas au même titre– son livre *L'Espagne religieuse et littéraire : pages détachées* (1863), dont la préface réitère (p. vi) que la série de ses études sur des villes espagnoles était constituée à ce moment-là de quatre volumes, mais qu'il pourrait l'allonger à l'avenir : « Je me proposais ensuite (mais en aurai-je le courage ?) de revenir à l'histoire de ces grandes cités espagnoles dont j'ai déjà publié quatre chapitres. Quand j'aurai retrouvé quelque tranquillité de cœur et d'esprit, j'essayerai peut-être de faire connaître Salamanque et Alcalá de Hénarès [...] » Ce ne sera pas le cas de ses *Études littéraires sur l'Espagne contemporaine* (1864), le cinquième ouvrage de sa collection « Études sur l'Espagne » pouvant bien être, en revanche, *Espagne : traditions, mœurs et littérature. Nouvelles études* (1869), du moins si l'on accepte que la mention *nouvelles études* fonctionne dans ce titre comme un lien externe ou un signal pour identifier les ouvrages composant la série²⁵. La préface de cet ouvrage, signée à Montmorency en août 1868, c'est-à-dire un mois après l'expulsion des ducs de Montpensier du territoire espagnol (voir ci-dessous), commence par cette phrase : « Ce nouveau recueil sur l'Espagne sera probablement le dernier que je publierai. » Il craint que l'exil des ducs puisse faire accroire que ses écrits sur des sujets espagnols manqueraient de l'impartialité nécessaire. Cependant, en 1877, une fois que les circonstances politiques ont à nouveau radicalement changé en Espagne, il se décide à publier *Valence et Valladolid : nouvelles études sur l'Espagne*. La dernière allusion de Latour à sa collection se trouve dans son *Psyché en Espagne* ; on y lit : « Dans le cours de mes Études sur l'Espagne que la révolution a presque interrompues, attristées du moins depuis plusieurs années, j'avais... » (1879, dédicace à Victor de Laprade, p. XIII).

17 Comme nous l'avons dit, ces ouvrages recueillent des travaux consacrés à un auteur ou à un groupe d'auteurs espagnols et, souvent, préalablement édités comme articles de revue. Parmi ceux que nous avons déjà cités, ceux concernant, par exemple, les *Anacreónticas* de González de Tejada ou l'*Historia* d'Amador de los Ríos reparaissent dans *Études littéraires sur l'Espagne contemporaine* (1864). En fait, sans tenir compte des classiques, l'ensemble des auteurs espagnols contemporains dont Latour s'occupe dans ses livres est considérable²⁶ : aux noms que nous avons déjà mentionnés on peut encore ajouter, parmi beaucoup d'autres, ceux de Juan Nicasio Gallego (1777-1853), Ángel María de Saavedra (1791-1865), Manuel Bretón de los Herreros (1796-1873), Antonio Cavanilles y Centi (1805-1864), Gaspar Bono Serrano (1806-1879), Juan Eugenio Hartzenbusch (1806-1880), Miguel Agustín Príncipe (1811-1863), Nicomedes Pastor Díaz (1811-1863), Mariano Roca de Togores (1812-1889), León Carbonero y Sol (1812-1902), José Fernández-Espino (1816-1875), Miguel de los Santos Álvarez (1817-1892), Adelardo López de Ayala (1828-1879), Fernando de Gabriel y Ruiz de Apodaca (1828-1888), Luis de Eguílaz (1830-1874), Francisco María Tubino (1833-1888), Eduardo Bustillo (1836-1908), Melchor de Palau (1845-1902)...

18 Évidemment, les auteurs favorisés par l'un des articles ou l'un des chapitres des livres de Latour parus à Paris ont été pleinement conscients de la promotion internationale que ces publications représentaient pour eux. Fernán Caballero, par exemple, donne ce titre significatif à l'un de ses livres : *Deudas pagadas. Cuadro de costumbres populares de actualidad, escrito para su amigo y favorecedor el Excmo Sr. D. Antonio de Latour* (1860)²⁷. D'autres, tout en exprimant leur gratitude envers Latour, se déclarent prêts à lui rendre service dès qu'il en aurait besoin ; ils lui fournissent des renseignements, souvent confidentiels, sur d'autres écrivains espagnols contemporains²⁸ ou ils mettent à sa disposition leurs connaissances sur l'histoire littéraire espagnole, grâce à quoi Antoine de Latour pouvait composer à partir de bases solides de nouvelles études à thématique espagnole. Voici quelques exemples révélateurs.

19 Dans sa longue correspondance avec notre auteur, Antonio Trueba se montre, comme nous l'avons dit, non seulement reconnaissant aux ducs de Montpensier de lui avoir accordé de l'argent pour ses publications par son intercession, mais ému de constater que, grâce aux articles de Latour, son œuvre est connue même en Allemagne ou en Russie et, par conséquent, disposé à lui procurer les renseignements sur Adelardo López de Ayala (lettres du 18, du 19 et du 25 juin 1861 ; voir notre note 26) ou sur Manuel Fernández y González (lettre du 29 janvier 1862) qu'il lui demandait, ainsi que, plus tard (lettre du 12 décembre 1868), prêt à lui communiquer le sentiment basque à l'égard des mesures prises par le régime né de la révolution espagnole de septembre 1868, ce qui, sans doute, ne devait pas manquer d'intéresser le duc de Montpensier, instigateur de la révolution mais encore exilé à Lisbonne. D'autres auteurs feront de même. Manuel Cañete lui découvre des faits biobibliographiques sur Francisco de Quevedo et Francisco de la Torre (lettre du 22 septembre 1859). Antonio Cavanilles le renseigne sur le cardinal Cisneros (lettre du 12 février 1860). Cayetano Alberto de la Barrera lui envoie des commentaires sur Juan Bautista Diamante (lettre du 9 janvier 1861) ou sur les pièces de Calderón de la Barca (lettres du 9 janvier

1861, du 25 août 1869, du 20 janvier 1870) et le renseigne, par l'intermédiaire de Hartzenbusch, sur le mythe de Psyché et Cupidon dans la littérature espagnole (lettre du 12 mars 1871). Juan José Bueno fait chercher pour lui divers documents dans les archives de Séville (lettres du 6 juin 1861, du 6 juin 1868, etc.) et lui procure des renseignements sur Manuel López Cepero (lettre du 6 juin 1861), sur Luis Quiñones de Benavente, sur Juan Arolas, sur *La Monja Alférez* ou sur l'origine du terme *sainete*. Mariano Roca de Togores, marquis de Molins, lui fournit quelques indications sur sa biographie et ses œuvres (lettre du 14 novembre 1865). José María Asensio (1829-1905) lui facilite sa visite de la maison de Cervantès à Valladolid (lettre du 14 décembre 1866) et lui apporte son opinion sur *La doncella de Orleans* d'Antonio Zamora. Juan Eugenio Hartzenbusch lui envoie un rapport sur *Las Batuecas* et une liste des traductions ou adaptations espagnoles des pièces de Corneille (lettre du 29 septembre 1867). Manuel Bretón de los Herreros lui fait parvenir les discours prononcés à l'Académie espagnole à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Cervantès (lettre du 6 novembre 1869)...

20 Tous ces renseignements seront précieux pour Latour. Comme déjà indiqué, c'est grâce à ces lettres qu'il peut rédiger, sur des bases solides, ses travaux concernant l'Espagne. Seulement, et en contrepartie, ces travaux produiront à leur tour un impact évident dans le monde culturel espagnol. Ses articles ou les chapitres de ses livres étaient souvent traduits et publiés dans des revues ou des journaux espagnols, parfois avec d'importantes retombées. Nous n'en donnerons qu'un exemple. Latour avait pu composer une large partie de ses *Études sur l'Espagne : Séville et l'Andalousie* (1855) grâce à une copie du manuscrit du *Libro de descripción de verdaderos retratos de ilustres y memorables varones*, du peintre Francisco Pacheco (1564-1644). C'est Juan José Bueno qui lui a prêté cette copie, le manuscrit original étant pour lors perdu. La lecture du livre de Latour a révélé à José María Asensio l'existence du manuscrit de Pacheco et a éveillé chez lui le désir de retrouver l'original, ce qu'il a réussi à faire. Grâce à sa correspondance avec Asensio, Latour explique les nouvelles sur le manuscrit récupéré dans le chapitre XII, « De Paris à Séville », de son *Espagne : traditions, mœurs et littérature* (1869), préalablement publié comme article dans la *Revue britannique* (août 1866). Or, deux mois plus tard, Joaquín Guichot (1820-1906) traduit cet article en espagnol²⁹ et le publie dans le journal *El Porvenir* (Séville, numéros du 23 et du 24 octobre 1866). Cette traduction, enfin, sera incluse par Asensio dans son édition complète du manuscrit (*Francisco Pacheco. Sus obras artísticas y literarias. Introducción e historia del libro De descripción de verdaderos retratos de ilustres y memorables varones que dejó inédito*, 1886).

21 Cet échange productif entre Latour et des auteurs espagnols, quoique jamais interrompu de son vivant, ne fonctionnera à plein rendement que jusqu'en juin 1868, date à laquelle, comme nous l'avons signalé, le duc de Montpensier a dû fixer sa résidence à Lisbonne, après avoir été expulsé par le gouvernement espagnol à cause de ses intrigues pour détrôner la reine d'Espagne, Isabelle II. Trois mois plus tard, la révolution espagnole de septembre 1868, en grande partie payée et préparée par le duc, entrainera l'exil de la reine, mais Antoine d'Orléans ne parviendra pas à obtenir pour lui-même la couronne vacante³⁰. Comme en 1848, vingt ans plus tard, Latour décidera de partager le sort de son ancien pupille : même s'il reviendra encore, pour peu de temps, en Espagne, 1868 met fin à son activité comme correspondant de la vie culturelle espagnole pour les principales revues parisiennes. Dans les treize années suivantes (il est mort en 1881), Latour aura de nouvelles occasions de revenir sur des sujets espagnols, étant donné que la situation politique en Espagne redeviendra plus conforme à ses opinions après la fin de la période révolutionnaire en 1874 et qu'il se permettra, par conséquent, de consacrer à nouveau sa plume à la littérature et aux arts de ce pays. Mais, résidant en France, ses écrits postérieurs à 1868 seront presque tous d'une nature bien différente de ceux qui avaient été le produit de son contact direct avec les milieux intellectuels espagnols.

22 Si son *Espagne : traditions, mœurs et littérature*, paru en 1869, se présente encore, en grande partie, comme une chronique de l'actualité littéraire espagnole, ce n'est que parce qu'il l'avait terminé en 1868 ; mais aucune autre de ses publications postérieure ne répond au même critère. À la limite, on pourrait signaler comme exception les cinquante pages de sa brochure *Comment un tableau de Murillo fut volé en Espagne, retrouvé en Amérique et rendu à Séville (novembre 1874-octobre 1875)*, parue la même année (1877) que *Valence et Valladolid, nouvelles études sur l'Espagne*. Ce dernier ouvrage, quoique renouant avec ses précédentes « Études sur l'Espagne », en diffère en ce qui concerne l'empreinte de chronique littéraire d'actualité qui caractérisait les autres. Enfin, pour ce qui est des deux autres grands ouvrages relatifs à l'Espagne publiés par Latour après 1868, ils sont centrés sur des auteurs classiques, et il en est de même en ce qui concerne ses publications sur la présence de Jeanne d'Arc chez les écrivains et les historiens espagnols. Nous parlons de son édition en français des *Œuvres dramatiques* de Calderon (1871-1873) et de son *Psyché en Espagne* (1879), un recueil d'extraits traduits des compositions sur le mythe de Psyché dues à Calderón de la Barca, Juan de Mal Lara, Antonio de Solís et un contemporain, Juan Eugenio Hartzenbusch. Quant à Jeanne d'Arc, nous parlons d'une brochure bilingue de dix-huit pages (*Juana de Arco, la doncella de Orleans, por el padre Juan de Mariana / Jeanne d'Arc, la pucelle d'Orléans, par le père Jean de Mariana*, 1877) et de deux articles dans la *Revue britannique* : « Jeanne d'Arc sur la scène espagnole » (octobre 1874) et « Jeanne d'Arc chez les historiens espagnols » (septembre 1875)³¹.

23 Comme on le voit, malgré le tournant de 1868, Latour n'abandonnera jamais sa veine hispaniste. Mais c'est la période de sa vie comprise entre 1848 et 1868 qui a suffi à faire de lui l'un des premiers et des plus grands hispanisants du XIX^e siècle. Pendant ces deux dizaines d'années, il n'a jamais cessé de se sentir profondément Français. Aux yeux des Espagnols de son temps, des Espagnols avec lesquels il a eu des rapports soit personnellement soit par lettres, il était également un étranger, mais, à n'en point douter, pas un étranger comme tant d'autres. Tout d'abord par sa position sociale : rien que le traitement

d'*Excelentísimo Señor* qu'il recevait en Espagne révèle clairement qu'il avait une considérable capacité d'influence sociale ; face à la situation de la plupart des étrangers qui arrivaient en Espagne à l'époque, face à cette masse d'étrangers qui dépendaient des gens du pays pour pouvoir y aménager convenablement leur séjour, Latour, au contraire, était un étranger occupant une haute position et, par conséquent, pouvant améliorer la vie de ceux qui parvenaient à attirer son attention. Grâce à lui, on pouvait obtenir aussi bien une invitation pour un bal de société au palais ducal de Séville que les fonds nécessaires à un écrivain pour pouvoir donner à la presse son œuvre.

24 Cet étranger, pourtant, s'était passionné à tel point pour l'histoire, l'art et, surtout, la littérature du pays qui l'avait accueilli, qu'il est devenu, au bout de quelques années, un lien important entre la culture espagnole et les presses parisiennes. Latour, tout en restant Français, a consenti à l'hispanisation de sa production comme poète, comme critique littéraire et comme historien, au point qu'il s'est présenté lui-même, à plusieurs reprises, comme un homme à deux patries³², une vision qu'ont partagée et exprimée publiquement, également de façon réitérée, divers personnages espagnols de son époque³³. On peut encore souscrire à cette vision.

25 Arrivé en Espagne à l'âge de quarante ans, il connaissait à fond la tradition littéraire française ; il est rapidement devenu un spécialiste de la culture espagnole, mais, très souvent, surtout lorsqu'il s'agissait des écrivains des siècles passés, un spécialiste qui adoptait un point de vue contrastif. Pour lui, parler du *Burlador* de Tirso de Molina (1579-1648), c'était aussi le comparer au *Dom Juan* de Molière (1622-1673) ; parler des *Relaciones de la vida del escudero Marcos de Obregón* (1618), de Vicente Espinel (1550-1624), supposait leur comparaison avec *L'Histoire de Gil Blas de Santillane* (1715-1724-1735), d'Alain René Lesage (1668-1747) ; parler de Juan Bautista Diamante (1625-1687) entraînait sa mise en parallèle avec Pierre Corneille (1606-1684). Dans sa vie, comme dans sa production, Latour avait donc, comme nous l'avons déjà indiqué, deux patries. Si « intermédiaire » peut être compris comme « personne qui sert de lien entre plusieurs autres, qui les met en rapport », c'est par le côté contrastif de ses études que Latour se révèle le mieux comme un grand intermédiaire entre les lettres et les cultures françaises et espagnoles.

26 Cette hispanisation de l'étranger complet qu'il était lors de son arrivée à Séville (il ne savait même pas parler l'espagnol³⁴) n'est pas passée inaperçue, comme nous l'avons dit, pour la société d'accueil. Vu avec sympathie, Latour a fini par être reçu comme membre de l'Académie littéraire de Séville³⁵ : le 9 mai 1858, il prononçait son discours de réception à l'Academia Sevillana de Buenas Letras³⁶ sur la vie et l'œuvre de Jean-Pierre Claris de Florian (1755-1794), un écrivain qui était non seulement l'un des préférés de son père³⁷, mais qui avait aussi consacré une partie de sa production à des sujets espagnols et qui, comme ce sera le cas de Latour, était mort à Sceaux. L'aspiration de Latour à devenir, comme Florian, un hispaniste reconnu aussi bien en France qu'en Espagne, ainsi qu'un médiateur entre les littératures française et espagnole, se reflète clairement dans les propos qui closent son discours³⁸ :

La senda que Florian abrió con sus tímidos pasos era sumamente estrecha ; honremos, sin embargo, á quien la hizo ; pues, merced á ella, han podido llegar mas desembarazadamente los autores franceses al conocimiento del verdadero génio español. Asi, pues, Señores Académicos, dignaos recibir mis rendidas gracias por haberos servido permitir que el Caballero Florian, individuo que fué de la Real Academia Matritense de la Historia, haya tomado asiento, sí tal puede decirse, antes que yo, en la silla que he debido á vuestra bondad y á la que él me ha conducido como de la mano.

27 Si le cercle littéraire de Séville lui a ouvert les portes de son académie, les intellectuels du reste de l'Espagne ont soutenu son incorporation comme membre correspondant à l'Académie royale de l'Histoire (*Real Academia de la Historia*, où il pouvait compter sur José Amador de los Ríos, 1818-1878) et à l'Académie royale espagnole (*Real Academia Española*). Dans le cas de cette dernière, le vote d'acceptation de sa candidature, présentée par ses amis Manuel Cañete, Aureliano Fernández-Guerra (1816-1891) et Cándido Nocedal (1821-1885), a eu lieu le 16 avril 1863 ; elle a été secondée par un nombre élevé de voix, parmi lesquelles devaient se trouver celles d'autres intellectuels ayant fait également l'objet des commentaires favorables de Latour dans ses publications : Juan de la Pezuela y Ceballos (comte de Cheste, 1809-1906), Manuel Bretón de los Herreros, Ángel María de Saavedra (duc de Rivas), Patricio de la Escosura (1807-1878), Mariano Roca de Togores (marquis de Molins), Juan Eugenio Hartzenbush, etc.

28 C'est surtout à cause de la sympathie dont Latour jouissait en Espagne – du moins parmi les auteurs idéologiquement les plus proches de ses positions, quoique non seulement parmi eux –, mais également à cause de cette hispanisation dont nous avons parlé et qui s'est étendue également à sa production poétique³⁹, que ses amis espagnols ont décidé, une fois que Latour s'était définitivement réinstallé en France, de lui offrir un recueil de poèmes. Ces poèmes étaient tous en espagnol, mais tous étaient inspirés des compositions poétiques françaises de Latour : *Algunas poesías de don Antonio de Latour traducidas al castellano o imitadas por varios ingenios españoles y precedidas del discurso por el autor leído ante la Real Academia de Buenas Letras de Sevilla en el día de su recepción pública, el 9 de mayo de 1858*. Cette édition a certainement été financée par Latour⁴⁰, mais elle n'en est pas moins significative de l'estime que ses amis espagnols⁴¹ ont eue pour lui jusqu'aux dernières années de sa vie et longtemps encore après sa mort : Cayetano Fernández y Cabello⁴² n'hésitera pas à l'inclure parmi les poètes sévillans de son temps et José María Asensio⁴³ ne manquera pas de lui consacrer une notice biobibliographique dans son édition des œuvres complètes de Fernán Caballero.

29 Mais, si son labeur comme hispaniste lui a été largement reconnu en Espagne, il n'en est pas allé autrement en France, où à sa réputation comme hispanisant venait s'ajouter celle d'italianisant et critique littéraire⁴⁴. Rien d'étrange, par conséquent, à ce qu'il ait souhaité faire partie des immortels.

Alfred-Auguste Cuvillier-Fleury (1802-1887) – académicien et ancien précepteur, puis secrétaire, du duc d'Aumale, Henri d'Orléans, frère du duc de Montpensier et également membre de l'Académie – lui a déconseillé de présenter sa candidature : l'Académie pourrait difficilement accueillir un nouveau membre lié à la famille des Orléans. Mais la persévérance de Latour a finalement amené Cuvillier-Fleury à défendre sa candidature en 1876 ; comme prévisible, elle a été rejetée par les académiciens. Nous voudrions croire que Latour a attribué cet échec à des raisons étrangères à son mérite, mais il est fort probable qu'il l'a mal vécu. C'est du moins ce que Cuvillier-Fleury nous raconte lui-même dans le panégyrique de Latour qu'il a lu à l'Académie le 11 mai 1882 :

Ce qui lui a manqué, dans cette universelle considération dont il jouissait et dans cette tendre sympathie qu'il inspirait, ce qui lui a manqué, Messieurs, non pas peut-être aux yeux du monde, mais aux siens, c'est ce que vous n'aviez pu lui donner encore quand il mourut : l'honneur insigne de siéger parmi vous.

- 30 Latour a été un pont, un intermédiaire culturel de premier ordre entre la France et l'Espagne. Les milieux littéraires et érudits espagnols ont subi son influence, l'influence d'un point de vue français. Mais, en contrepartie, son travail comme hispanisant a contribué à la diffusion en France de la culture espagnole du XIX^e siècle et des siècles précédents. Évidemment, en France, il n'a jamais été un étranger : c'était tout simplement un grand spécialiste d'une autre culture. En Espagne, par contre, il a été un étranger, mais, comme nous l'avons vu, un étranger assez particulier, un étranger jouissant d'une position avantageuse, aussi bien au point de vue social qu'au point de vue culturel. Quoiqu'étranger aux yeux de tous, il était presque assimilé à un Espagnol par son attachement à la culture et aux gens de l'Espagne ou, du moins, d'une certaine Espagne, de l'Espagne la plus conforme à ses convictions idéologiques. Latour, quant à lui, n'a jamais désiré cesser d'être un étranger, mais, en même temps, il s'est si profondément identifié à son pays d'accueil qu'il a pu se sentir, en accord avec la perception qu'on avait de lui, partiellement espagnol et, de ce fait, jouer le rôle, que nous lui avons reconnu, d'avoir été un magnifique intermédiaire entre deux cultures, un ambassadeur des arts, de l'histoire et, surtout, des lettres hispaniques en France, de même qu'un émissaire de la culture française en Espagne. Pendant plusieurs décennies, il a joué le rôle d'être le pont par lequel la culture espagnole a mieux transité vers la France ; mais, en même temps, le point de vue d'un Français cultivé, le sien, a exercé une importante influence dans l'activité culturelle espagnole.

Bibliografía

Los DOI están añadidos automáticamente a las referencias por Bilbo, la herramienta de anotación bibliográfica. Los usuarios de las instituciones quienes suscriben a unos de nuestros programas Freemium de OpenEdition pueden descargar las referencias bibliográficas para las cuales Bilbo encontró un DOI.

Formato

APA

MLA

Chicago

Este servicio bibliográfico de exportación bibliográfica está disponible para las instituciones que han suscrito a unos de nuestro programas Freemium de OpenEdition.

Si Usted desea que su institución suscriba a uno de nuestros programas Freemium de OpenEdition y beneficie de sus servicios, por favor escribanos a access@openedition.org.

ARACIL-MERLATEAU, Claude, *Antoine de Latour, hispaniste*, Thèse de troisième cycle, 1963, Université de Lille (inédite).

ASENSIO, José María, « Un amigo de Fernán Caballero », in Fernán CABALLERO (auteur), José María ASENSIO (éd.), *Obras completas*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1893, tome I, p. 227-240.

BERMÚDEZMEDINA, Dolores et DÍAZNARBONA, Inmaculada, « La Bahía de Cádiz de Antoine de Latour : impresiones de un viajero romántico », in *Gades*, n° 22, 1998, p. 515-520.

BONNAFOUX, Denise, *Images d'Espagne en France au détour d'un siècle (XIX^e-XX^e)*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1999.

BRUÑACUEVAS, Manuel, « La ciudad como pretexto : Sevilla según Antoine de Latour », in José Manuel OLIVER, Clara CURELL, Cristina GONZÁLEZDEURIARTE, Berta PICO (éds), *Escrituras y reescrituras del viaje. Miradas plurales a través del tiempo y de las culturas*, Berne, Peter Lang, 2007, p. 89-101.

BRUÑACUEVAS, Manuel, « Introducción », Antoine DELATOUR (auteur), Manuel BRUÑACUEVAS (traducteur), *Estudios sobre España : Sevilla y Andalucía*, Sevilla, Ayuntamiento de Sevilla, Instituto de la Cultura y las Artes de Sevilla (ICAS), 2008, p. IX-LXXXIX.

CALVOPOYATO, José, *Los Orléans en España. Borbones y Orléans enfrentados durante 300 años en conspiración de altos vuelos*, Barcelone, Plaza & Janés, 1998.

CHARAVAY, Étienne, *Catalogue d'autographes composant le cabinet de feu M. Antoine de Latour*, Paris, A. Durel, 1885.

FERNÁNDEZSÁNCHEZ, Carmen, « Estudio, viaje y traducción. La singularidad viajera de Antoine de Latour », in Francisco LAFARGA, Pedro S. MÉNDEZ, Alfonso SAURA (éds), *Literatura de viajes y traducción*, Grenade, Comares, 2007, p. 137-146.

FERNÁNDEZYCABELLO, Cayetano, *Recuerdo fúnebre del Ilustrísimo Señor Don Juan José Bueno y Le-Roux*, Séville, Imprenta de La Andalucía, 1892.

LANÉRY D'ARC, Pietre, *Livre d'or de Jeanne d'Arc. Bibliographie raisonnée et analytique des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc ; catalogue méthodique, descriptif et critique des principales études historiques, littéraires et artistiques consacrées à la Pucelle d'Orléans depuis le XV^e siècle jusqu'à nos jours*, Paris, Techener, 1894.

LARAGARRIDO, José, « Riesgo y ventura de un gran bibliógrafo, estudioso del Siglo de Oro. Nuevo perfil de C. A. de La Barrera », in *Lectura y signo*, n°1, 2006, p. 239-297.

LAVEGAVIGUERA, Enrique de, *Historia resumida de la Real Academia Sevillana de Buenas Letras (1751-1997)*, Sévillé,

Gráficas San Antonio, 1998.

LEMARTINEL, Jean, « Cartas inéditas de Adolfo de Castro a Tenant de Latour », in *Archivo Hispalense*, n°55, 1972, p. 205-208.

LEMARTINEL, Jean, « Cinco cartas de Pedro Antonio de Alarcón a Antoine de Latour », in *Archivo Hispalense*, n°58, 1975, p. 93-97.

MONTOTO, Santiago, *Cartas inéditas de Fernán Caballero*, Madrid, S. Aguirre Torre, 1961.

Formato

APA

MLA

Chicago

Este servicio bibliográfico de exportación bibliográfica está disponible para las instituciones que han suscrito a unos de nuestro programas Freemium de OpenEdition.

Si Usted desea que su institución suscriba a uno de nuestros programas Freemium de OpenEdition y beneficie de sus servicios, por favor escribanos a access@openedition.org.

MOREL-FATIO, Alfred, « Fernán Caballero d'après sa correspondance avec Antoine de Latour », in *Bulletin Hispanique*, n°3, 1901, p. 252-294.

DOI : 10.3406/hispa.1901.1276

Formato

APA

MLA

Chicago

Este servicio bibliográfico de exportación bibliográfica está disponible para las instituciones que han suscrito a unos de nuestro programas Freemium de OpenEdition.

Si Usted desea que su institución suscriba a uno de nuestros programas Freemium de OpenEdition y beneficie de sus servicios, por favor escribanos a access@openedition.org.

MOREL-FATIO, Alfred, « Cayetano Alberto de La Barrera », in *Bulletin Hispanique*, n° 19, 1917, p. 116-122.

DOI : 10.3406/hispa.1917.1957

MOREL-FATIO, Alfred, « Catalogue des manuscrits de M. Morel-Fatio », *Bulletin Hispanique*, n° 23, 1921, p. 317-334.

PEDROL RIUS, Antonio, *Los asesinos del General Prim*, Madrid, Cívitas, 1990 [1960].

RODRÍGUEZDOMINGO, José Manuel, « España y Oriente : visiones del paisaje en las obras de Antoine de Latour », in María Ángeles HERMOSILLAÁLVAREZ et alii (éds), *Visiones del paisaje*, Cordoue, Universidad de Córdoba, 1999, p. 257-273.

THOMY, Michèle, *Correspondance espagnole inédite du XIX^e siècle. Collection Antoine de Latour*, Thèse de troisième cycle, Université Sorbonne Nouvelle Paris-III (inédite), 1976.

VALLEJOMÁRQUEZ, Yolanda, *Adolfo de Castro (1823-1898). Su tiempo, su vida, su obra*, Cadix, Fundación Municipal de Cultura, Cátedra « Adolfo de Castro », 1997.

VU NGOC CANH, France, *La vie et l'œuvre d'Antoine Tenant de Latour*, thèse de troisième cycle, Université de Clermont-Ferrand-II (inédite), 1977.

Notas

1 Voir aussi notre note 21.

2 Jusqu'à présent, la plus large vue panoramique sur la vie et l'œuvre de Latour nous semble être celle que nous avons proposée comme présentation de notre traduction en espagnol (*Estudios sobre España : Sevilla y Andalucía*, 2008) de l'un des livres de cet auteur (*Études sur l'Espagne : Séville et l'Andalousie*, 1855). On peut compter sur les doigts d'une main les travaux de recherche récents centrés primordiallement sur notre auteur ou sur l'un de ses ouvrages : Dolores BERMÚDEZ MEDINA et Inmaculada DÍAZ NARBONA (1998), RODRÍGUEZ DOMINGO (1999), BRUÑA CUEVAS (2007), FERNÁNDEZ SÁNCHEZ (2007). Nous n'avons pas réussi à accéder, malgré nos efforts pour y parvenir, à la thèse de troisième cycle de Claude ARACIL-MERLATEAU (1963, inédite) et non plus à celle, également inédite, de France VU NGOC CANH (1977). Les références de ces ouvrages sont consignées dans la bibliographie.

3 Il était âgé de huit ans lors de son premier séjour à Paris : « Or étant venu à Paris, pour la première fois, vers la fin de 1816... » (Antoine de LATOUR, « La chronique de Saint-Séverin », *Paris, ou Le livre des Cent-et-Un*, 1833, p. 284). Il est donc naturel que Latour ait fini par se considérer lui-même comme un Parisien ; dans son ouvrage *Espagne: traditions, mœurs et littérature* (1869), il déclare, par exemple, qu'Auguste Brizeux « écrivait pour nous autres, Parisiens raffinés ».

4 C'est à l'École normale que Latour fait la connaissance de l'historien Jules Michelet (1798-1874), dont l'influence se laisse sentir dans la production de notre auteur. Ils maintiendront, d'ailleurs, une correspondance fréquente : dans le catalogue des autographes du cabinet d'Antoine de Latour, établi (Étienne CHARAVAY, *Catalogue d'autographes composant le cabinet de feu M. Antoine de Latour*, Paris, A. Durel, 1885) en vue de leur vente aux enchères après le décès de notre auteur, figurent soixante et onze lettres adressées à lui par Michelet.

5 Latour lui-même fait référence à 1832 comme l'année qui marque le début de son attachement à Antoine d'Orléans. Dans la dédicace au duc de son livre *Sainètes de Ramón de La Cruz traduits de l'espagnol et précédés d'une introduction* (1865), Latour déclare à propos de ses livres précédents : « [...] nés chez vous, et d'une âme et d'un esprit qui sont à vous depuis trente-deux ans... ». Or, cette dédicace est datée d'octobre 1864, ce qui fait remonter à 1832 le dévouement de Latour.

6 Voici quelques ouvrages publiés par Latour avant de fixer sa résidence en Espagne. Comme historien, *Luther, étude historique* (1835) et *Essai sur l'étude de l'histoire en France au dix-neuvième siècle* (1835). Comme poète, *La Vie intime* (1833), réédité en 1836 et inclus aussi dans ses *Poésies complètes* (1841). Il avait également été l'éditeur de deux recueils de poèmes d'autres auteurs : *La Lyre chrétienne du XIX^e siècle* ou *Recueil de poésies religieuses contemporaines* (1842) et *Choix de poésies religieuses tirées des meilleurs poètes français* (1843). Citons finalement son *Voyage de S. A. R. Mgr le duc de Montpensier à Tunis, en Égypte, en Turquie et en Grèce. Lettres* (1847), traduit par Pedro L. A. Dupouy en espagnol peu de temps après l'arrivée de Latour en Espagne (*Viage de S. A. R. el Serenísimo Sr. Duque de Montpensier á Túnez, Egipto, Turquía y Grecia. Cartas*, 1849).

7 Ces traductions, accompagnées d'une introduction biographique, ont eu un important succès éditorial. *Mes prisons*, par exemple, de Silvio Pellico, a été plusieurs fois rééditée entre 1833 et 1870. La version et l'introduction de Latour se trouvent à la base de la première édition en espagnol de cet ouvrage (1843). Même de nos jours, les traductions de Latour sont parfois le point de départ des éditions en français de ces auteurs italiens : voir, parmi d'autres, celle de *Mes prisons* par Alain Vuyet (1990).

8 Louis-Philippe avait l'espoir, malgré l'opposition de l'Angleterre, de voir un membre de sa famille sur le trône d'Espagne. Il envisageait que la reine Isabelle II pourrait bientôt mourir, étant donné la précarité de sa santé et sa tendance à l'obésité. Or, Marie-Louise-Fernande était pour lors la princesse des Asturies, c'est-à-dire l'héritière directe dans la ligne de succession. Elle le restera jusqu'à la naissance de l'infante Isabelle (1851-1931), première fille de la reine. Celle-ci, contrairement à ce que l'on avait pu croire, vivra longtemps (1830-1904).

9 Après quelques épisodes rocambolesques, les ducs fuient la révolution en gagnant l'Angleterre, où ils ne pouvaient pas être les bienvenus : leur mariage avait même été la cause d'un grave incident diplomatique entre l'Espagne et l'Angleterre. Ils repartent à Ostende et, à bord d'un vapereu hollandais, le *Batavia*, ils arrivent finalement à Saint-Sébastien le 2 avril 1848.

10 Marie-Louise-Fernande était enceinte, contrairement à la reine, et se posait le problème du partage des biens de la famille royale espagnole. Les ducs de Montpensier font leur entrée à Madrid le 7 avril 1848. Une semaine plus tard, ils doivent s'installer au palais d'Aranjuez, trop proche encore de la capitale. Le 29 ils partent vers Séville.

11 Parti de Paris le 13 avril 1848, Latour entre en Espagne le 17. Quelques jours plus tard il se trouve déjà à Aranjuez. Il raconte son voyage de Paris à Séville dans les premiers chapitres de son œuvre *Études sur l'Espagne : Séville et l'Andalousie* (1855).

12 Il nous est parvenu une photographie où Latour donne des leçons, devant un livre ouvert, à une très jeune María de las Mercedes, fille des ducs de Montpensier et future épouse du roi Alphonse XII d'Espagne.

13 Dans le but de discréditer la reine Isabelle II, le duc de Montpensier a réussi à contrôler quatorze journaux : José CALVO POYATO, *Los Orléans en España. Borbones y Orléans enfrentados durante 300 años en conspiración de altos vuelos*, Barcelone, Plaza & Janés, 1998, p. 100.

14 Les manuscrits originaux des lettres adressées à Latour se trouvent aujourd'hui distribués en trois collections : celle de la Bibliothèque municipale de Versailles (Fonds Morel-Fatio Ms 180), celle de la Bibliothèque nationale de France (Fonds espagnol, ms 562) et celle de l'*University of Chicago Library* (qui rassemble les lettres de Fernán Caballero, trois lettres du marquis de Salcillo et dix de Juan M. Osborne ; Caballero, Fernán. Papers. Special Collections Research Center). Sur cette dispersion de la primitive collection commune, voir Michèle Thomy, *Correspondance espagnole inédite du XIX^e siècle. Collection Antoine de Latour*, Thèse de troisième cycle, Université Sorbonne Nouvelle Paris-III (inédite), 1976, qui transcrit également les lettres de certains correspondants du recueil de Versailles (Antonio Pedro de Alarcón, Manuel Cañete, Agustín Durán, Amós de Escalante, Juan González de la Pezuela, Francisco de Paula Montemar, Eugenio de Ochoa, Mariano Roca de Togores, Antonio Sánchez Moguel) et du recueil de la Bibliothèque nationale (Manuel Bretón de los Herreros, Nicomedes Pastor Díaz, Joaquín Domínguez Bécquer, Gertrudis Gómez de Avellaneda, Ángela Grassi, Juan Eugenio Hartzenbusch, Cayetano Alberto de la Barrera, Antonio Trueba). Le contenu complet de la collection de Versailles peut être consulté dans « Catalogue des manuscrits de M. Morel-Fatio » (Alfred Morel-Fatio, 1921 : 318-319). Les lettres de quelques correspondants de Latour ont été publiées : pour celles de Fernán Caballero, voir Alfred Morel-Fatio (1901) et Santiago Montoto (1961); pour celles de Cayetano Alberto de La Barrera, Alfred Morel-Fatio (1917) ; pour celles d'Adolfo de Castro et Pedro Antonio de Alarcón, Jean Lemartinel (1972 et 1975 respectivement).

15 « Si V.E. con sus elevadas relaciones pudiese en algun modo favorecer mi pretension, no solo daría esta nueva prueba de aprecio a quien le debe tantas, contribuyendo así a facilitarle los medios de continuar prestando tal cual servicio a las Letras, sino que ejerzitaría el acto más benéfico en ausilio de una familia desafortunada » (lettre du 10 septembre 1867). Voir aussi notre note 16.

16 Lettre du 5 novembre 1867. Les lettres de La Barrera à Latour sont écrites dans l'orthographe phonétiste qu'il employait d'habitude. Cette orthographe n'a pas manqué d'attirer l'attention de Latour. Dans sa lettre du 21 octobre 1861, La Barrera lui expliquait : « Soi, como otros muchos modernos, partidario de la reforma ortográfica radical i completa, i con arreglo a ella tengo escritos la mayor parte de los orjinales de mis trabajos literarios; pero suelo usar, en la correspondenzia, de otra mas pazial [sic] i zircunscrita, que desde luego pudiera adoptarse con grandes ventajas, i sin peligro de ningun cataclismo literario-lengüístico de los que temen la Academia i los Académicos ». Comme nous l'avons dit (voir notre note 14), les lettres envoyées par La Barrera à Latour ont été publiées par Alfred Morel-Fatio (1917). Sur la vie et la production de La Barrera, voir José LARA GARRIDO « Riesgo y ventura de un gran bibliógrafo, estudioso del Siglo de Oro. Nuevo perfil de C. A. de La Barrera », in *Lectura y signo*, n°1, 2006, p. 239-297.

17 Lettre du 20 août 1860. Nous avons déjà signalé (voir notre 14) que les lettres d'Adolfo de Castro à Latour ont été éditées par Jean LEMARTINEL, « Cartas inéditas de Adolfo de Castro a Tenant de Latour », in *Archivo Hispalense*, n°55, 1972, p. 205-208. Sur Castro, voir Yolanda VALLEJO MÁRQUEZ, *Adolfo de Castro (1823-1898). Su tiempo, su vida, su obra*, Cadix, Fundación Municipal de Cultura, Cátedra « Adolfo de Castro », 1997.

18 Juan José Bueno lui demande, pour son ami Romera, une invitation au lavement des pieds du Jeudi saint, ainsi que, dans une autre lettre (24 janvier 1859), une invitation pour que Julián Bustillo puisse assister à un concert offert par les ducs.

19 Encore un exemple du même type : Manuel Cañete demande à Latour la protection des ducs pour Ramón Lechuga, « desdichado padre de familia, que necesita del amparo de V. y de la piedad inagotable de SS. AA. » afin de se tirer « de la angustiosa situación en que se halla ».

20 Les lettres adressées à Latour par ses divers correspondants montrent très souvent leur adhésion politique au duc de Montpensier, soit directement soit par des attaques contre d'autres personnages de la vie politique espagnole ou française. Voir, par exemple, les dures opinions versées par Pedro Antonio de Alarcón contre le général Prim et le duc d'Aoste dans sa lettre du 29 novembre 1870.

21 La première traduction intégrale en espagnol des deux tomes qui composent cet ouvrage date de 2008. Nous y avons déjà fait allusion ; elle porte le titre, conforme à l'original, *Estudios sobre España : Sevilla y Andalucía*. Nous l'avons faite nous-même, en l'accompagnant d'une présentation de la vie, l'idéologie et la production d'Antoine de Latour, ainsi que d'un grand nombre de notes explicatives (846 en tout). Préalablement, il y avait eu deux traductions partielles en espagnol de ce livre. La première, *Viaje por Andalucía de Antonio de Latour* (1848), publiée en 1954, ne recueille que les onze premiers chapitres du tome premier. La suivante (*Sevilla y Andalucía*, 2006) comprend quelques chapitres supplémentaires : cinq chapitres du tome second viennent s'y ajouter aux onze du tome premier traduits en 1954, ce qui laisse encore en reste huit chapitres, soit un tiers du nombre total de chapitres et presque la moitié de l'ouvrage, étant donné que ce sont justement ces chapitres non traduits qui occupent le plus de place dans l'ensemble. Cette sélection des chapitres à traduire, aussi bien en 1954 qu'en 2006, est encore un bon exemple de l'intérêt porté à Latour comme voyageur, mais elle a contribué à cet oubli de son labeur comme hispaniste dont nous parlions au début de ce travail : les chapitres non traduits sont ceux qui traitent de la littérature ou les arts espagnols. Or, sans eux, la vision qu'avait Latour de l'Espagne, d'une Espagne où le passé et le présent étaient, toujours d'après lui, inséparables, se trouve complètement faussée. Ces amputations, à notre avis, ont dénaturé le sens global de son ouvrage.

22 Latour ne manque pas l'occasion d'inclure dans cet ouvrage les lettres que Victor Jacquemont (1801-1832) avait adressées au militaire espagnol José de Hezeta (1788-1862), à ce moment-là affecté à Séville. Il augmente de la sorte le recueil des lettres connues de ce botaniste et géologue (*Correspondance*, Paris, 1833). Lorsque, en 1867, paraîtra la *Correspondance inédite de Victor Jacquemont avec sa famille et ses amis : 1824-1832*, avec une introduction due à

Prosper Mérimée, les lettres à Hezeta publiées premièrement par Latour y prendront une place considérable.

23 Cet autre ouvrage de Latour a également fait l'objet d'une traduction en espagnol par María Dolores Bermúdez Medina et Inmaculada Díaz Narbona (1986). Voir également l'étude, qu'elles ont consacrée à ce livre. « La Bahía de Cádiz de Antoine de Latour : impresiones de un viajero romántico », in *Gades*, n° 22, 1998, p. 515-520.

24 Sauf quelques publications mineures, tous les ouvrages de Latour ont été édités à Paris.

25 Rien n'est moins sûr. Il se pourrait que Latour ait fini par considérer que tous ses livres à thématique espagnole faisaient partie de sa collection d'études sur l'Espagne, à l'exception ou non de ceux qui n'étaient fondamentalement que l'édition des ouvrages de tel ou tel auteur : *Sainètes de Ramón de La Cruz traduits de l'espagnol et précédés d'une introduction par Antoine de Latour* (1865) ; *Poesías de la venerable Madre Gregoria Francisca de Santa Teresa, carmelita descalza en el convento de Sevilla, en el siglo doña Gregoria Francisca de la Parra Queinoge* (1865) ; *Œuvres dramatiques de Calderon, traduction de M. Antoine de Latour, avec une étude sur Caldéron, des notices sur chaque pièce et des notes* (1871-1875).

26 Latour ne rejetait pas radicalement le contact avec ceux qui maintenaient des positions politiques ou religieuses différentes des siennes, comme le prouve son amitié avec Juan José Bueno, mais il favorisait ouvertement dans ses publications les auteurs idéologiquement les plus proches de lui. De fait, avant de commenter l'œuvre d'un auteur, il s'informait souvent de cet aspect. C'est ainsi, par exemple, dans le cas d'Adelardo López de Ayala, à qui il consacre tout un chapitre dans ses *Études littéraires sur l'Espagne contemporaine* (1864) ; préalablement, il s'était renseigné sur ses idées politiques auprès d'Antonio Trueba. Celui-ci lui écrivait le 25 juin 1861 : « Ayala pertenece a los independentes, procura no hacer la guerra a la situación actual, pero procura tambien no dar su voto a lo que rechaza su conciencia. Sus ideas políticas son las sinceras conservadoras liberales. »

27 L'édition de ce livre a été payée par les ducs de Montpensier. Pour Latour, cette nouvelle publication de Fernán Caballero a été l'occasion de continuer son labeur en promotion de l'écrivain en France : la même année de sa publication en Espagne, il le réédite à Paris, traduit en français et précédé des chroniques sur la campagne militaire espagnole au Maroc (1859-1860) qu'il avait déjà fait paraître dans *Le Journal des Débats*. L'ensemble porte le titre d'*Une croisade au XIX^e siècle. Les Dettes acquittées, nouvelle de Fernán Caballero traduite de l'espagnol avec une introduction (lettres écrites de Madrid pendant la campagne du Maroc)*.

28 Ces renseignements confidentiels transmis à Latour par ses correspondants peuvent porter également sur l'auteur de la lettre lui-même ; c'est souvent le cas dans les lettres de Fernán Caballero, mais aussi dans quelques-unes de La Barrera ou d'Ángela Grassi, qui lui révèle son mariage secret et lui demande conseil sur sa situation (lettres du 21 mai et du 12 juillet 1876).

29 Les raisons avancées par Guichot dans les préliminaires qui précèdent sa traduction de l'article de Latour en vue de la justifier sont bien révélatrices du sentiment que beaucoup éprouvaient envers notre auteur ; selon ces préliminaires, sa traduction a pour but de « pagar un tributo de agradecimiento a uno de los pocos sabios extranjeros que, al escribir de las cosas de España, lo hacen con rectitud e imparcialidad, y saben colocarse en situación desembarazada y ponerse muy alto por encima de preocupaciones vulgares que tienden a rebajar las verdaderas y sólidas grandezas de esta nación. El señor de Latour, en una palabra, escribe de España en España; basta esto para que con su buen juicio sepa decir la verdad. »

30 Napoléon III (1808-1873) s'opposait au couronnement du duc de Montpensier ; l'intronisation de la dynastie des Orléans en Espagne, alors qu'il existait encore un parti orléaniste en France, était, de toute évidence contraire à ses intérêts. Le général Juan Prim (1814-1870), l'un des protagonistes du coup d'état qui met fin au règne d'Isabelle II, a accepté l'argent du duc pour la préparation du soulèvement militaire, mais il appuiera finalement le couronnement du duc d'Aoste, fils du roi d'Italie. Antoine d'Orléans a dû le considérer comme une trahison et il est possible qu'il ait été l'un des instigateurs de l'assassinat de Prim le 30 décembre 1870, quelques jours avant l'arrivée du nouveau roi à Madrid (Antonio PEDROL RIUS, *Los asesinos del General Prim*, Madrid, Cívitas, 1990 [1960]). Il faut dire que le duc de Montpensier, en dépit de son intelligence politique, n'avait pas toujours œuvré conformément à ses propres intérêts : le 12 mars 1870 il avait tué en duel son cousin, l'infant d'Espagne Henri de Bourbon (1823-1870), auteur de plusieurs pamphlets farouchement anti-montpensieristes. Malgré tout, le 16 novembre 1870, le duc a réussi à obtenir au parlement espagnol vingt-sept voix pour sa candidature au trône d'Espagne (contre 191 voix pour Amédée de Savoie, duc d'Aoste).

31 La militance catholique et royaliste d'Antoine de Latour l'a conduit à s'engager dans la défense de la cause de Jeanne d'Arc lancée par l'évêque d'Orléans, Félix Dupanloup (1802-1878), dès 1869. Une fois qu'il fixe à nouveau sa résidence en France, il publie toute une série de travaux sur la jeune Lorraine. En tant qu'hispaniste, il ne pouvait ne pas chercher chez des écrivains espagnols les manifestations du sujet qui l'obsédait, mais l'ensemble de ses publications sur Jeanne dépasse largement le cadre hispanique : « Jeanne d'Arc à Montmorency » (*Revue britannique*, novembre 1873), « Pèlerinage au pays de Jeanne d'Arc » (*Le Correspondant*, 1873), préface de l'*Histoire de notre petite sœur Jeanne d'Arc dédiée aux enfants de la Lorraine* par Marie-Edmée Pau (1874), comptes-rendus dans *Le Correspondant* sur *La Vierge lorraine Jeanne d'Arc* (par Mme la Bonne de Chabannes, 1874) et sur *Vie de Jeanne d'Arc* (par Mme E. de Laboulaye, 1876), édition bilingue latin-français d'un fragment du poème d'Antoine Artaud *La vierge guerrière Jeanne de France* et de la tragédie de Nicolas de Vernulz *Jeanne d'Arc* (1874 et 1880 respectivement). Les titres sur Jeanne réunis par Latour dans sa bibliothèque étaient nombreux : « M. de Latour avait formé pour Jeanne d'Arc, comme pour Chénier, une collection à part. Mais ce qui chez lui était admiration lorsqu'il s'agissait de Chénier, devenait piété en présence de Jeanne d'Arc » (Lanéry d'Arc, 1894 : 582).

32 Par exemple, dans *Espagne : traditions, mœurs et littérature*, où il s'adresse à ses lecteur par un significatif « Chers lecteurs de mes deux patries » (1869 : 361).

33 Parmi de nombreux témoignages, en voici trois. Ángel Pío de Bries, faisant allusion à Latour, déclarait déjà en 1860 : « Vuelva y verá al lado de nuestro Walter Scot, Fernan Caballero, á su escelente crítico, autor de los Estudios sobre España, de la Bahía de Cádiz, de Don Miguel de Mañara, y Toledo y las orillas del Tajo, que aunque extranjero es español por su cariño á España y sevillano por el largo tiempo que reside en Sevilla » (*Revista de ciencias, literatura y artes*, tome 6, p. 508). Les propos de José Fernández-Espino dans son compte-rendu sur *Tolède et les bords du Tage* sont similaires : « El autor de *Toledo y las Márgenes del Tajo*, español en su entrañable afecto a nuestro país, de lo cual tenemos sábias muestras en sus estudios de Sevilla y de Cádiz... » (*Revista de ciencias, literatura y artes*, tome 6, 1860, p. 730). Du côté français, on lit dans le compte-rendu consacré à *Espagne : traditions, mœurs et littérature* par *L'Année littéraire* (1869, tome 11, p. 248-249) ce que voici : « Voilà une quinzaine d'années que M. A. de Latour s'est fait une spécialité des études sur l'Espagne. Ses relations d'amitié et de dévouement avec le duc de Montpensier, son ancien élève, lui ont fait adopter, au-delà des Pyrénées, une seconde patrie. »

34 « J'avais un jour pour voisin de table un général espagnol. [...] Encore peu familiarisé avec la langue du pays, je me taisais. Ce fut l'Espagnol qui le premier m'adressa la parole, et dans un français excellent... » (*Études sur l'Espagne : Séville et l'Andalousie*, 1855, tome 2, p. 199). Même en 1858, Latour ne s'est pas décidé à prononcer un discours en espagnol (voir notre note 38).

35 Latour, reconnaissant, traitera souvent dans ses publications sur les travaux des membres de cette académie et sur l'histoire de l'académie elle-même ; voir, par exemple, le chapitre IX de *L'Espagne religieuse et littéraire*, « Un arrière-neveu de Góngora ».

36 Enrique DELAVEGAVIGUERA, *Historia resumida de la Real Academia Sevillana de Buenas Letras (1751-1997)*, Séville, Gráficas San Antonio, 1998, p. 28-30.

37 Dans la préface de son édition du *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. Tenant de Latour*, Latour commente à propos de la présence de plusieurs éditions originales des œuvres de Florian dans la bibliothèque de son père : « C'était là encore une des aimables faiblesses de M. Tenant de Latour » (1863 : xv). Ce fait a pu peser dans le choix du sujet de son discours de réception. Antoine de Latour était très attaché à son père, Jean-Baptiste Tenant de Latour (1779-1862) ; il a collaboré avec lui dans l'édition des *Poésies de François Malherbe, avec un commentaire inédit par André Chénier, précédées d'une Notice sur la vie de Malherbe et d'une lettre sur le Commentaire* (1842) et dans celle des *Œuvres complètes* de Racan (1857). Il lui rendra hommage dans la préface du *Catalogue* (1863) et dans celle de *L'Espagne religieuse et littéraire*, où il déclare : « Qu'il me soit permis de m'en souvenir, au moment de publier le seul de mes ouvrages auquel auront manqué les conseils de sa critique sévère avec autant de bonté que de douceur, et de son admirable expérience » (1863 : v-vi).

38 Après avoir hésité sur la convenance de composer son discours en français ou en espagnol, il s'est décidé pour l'espagnol ; mais, certainement par trop de modestie, il n'a pas osé le prononcer dans cette langue devant les académiciens : il a été lu par le secrétaire de l'académie, Fernando de Gabriel y Ruiz de Apodaca.

39 Entre 1848 et 1868, Latour a composé en vers les recueils suivants : *Un voyage* (1855), *À mes amis d'Espagne* (1860), *Chemin faisant* (1863), *Fleurs de Castille et d'Andalousie* (1865) et *À mes amis de tous pays* (1867). Ces titres montrent bien l'hispanisation de sa poésie à laquelle nous avons fait référence ; il en est de même des titres et des sujets de ses poèmes : « À Notre-Dame de Regla », « Le guitarero », « Le château du Puerto de Santa-Maria », « L'ermitage de N. D. de Valme », « À Léopold O'Donnell », « Chérubin à Séville », « Aux vierges de l'Andalousie », « Au dernier des Andalous », « Le chemin de San Telmo », « Colonnes de Maëse Rodrigo », etc. En 1871 paraîtront ses *Poésies complètes* (au contenu différent de celui de l'édition de 1841 ; voir notre note 6), auxquelles suivront, en édition posthume (1882), ses *Poésies inédites (dernier recueil)*.

40 Du moins si l'on en juge par la dédicace : « En obsequio a los ingenios amigos que se han dignado traducir ó imitar mis humildes versos. Antonio de Latour. Paris, 1^o de noviembre de 1875. »

41 Les auteurs des poèmes de ce recueil sont José Fernández-Espino, Juan de la Pezuela, Fernando de Gabriel, Fernán Caballero, Juan José Bueno, Ángela Grassi, Gaspar Bono Serrano, José Lamarque de Novoa (1828-1904), Bruno Moreno, José Losáñez et un anonyme.

42 Cayetano FERNÁNDEZYCABELLO, *Recuerdo fúnebre del Ilustrísimo Señor Don Juan José Bueno y Le-Roux*, Séville, Imprenta de La Andalucía, 1892, p. 16.

43 José María ASENSIO, « Un amigo de Fernán Caballero », in Fernán CABALLERO (auteur), José María ASENSIO (éd.), *Obras completas*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1893, tome I, p. 227-240.

44 Les comptes rendus favorables sur ses livres ont toujours suivi de près leur publication. Voici, par exemple, un extrait de celui qui a été consacré à *La Baie de Cadix* dans *L'Année littéraire* (1858, tome I, p. 340-341) ; à notre avis, il révèle le rôle d'intermédiaire joué par Latour : « L'auteur de ce volume, qui en a déjà publié un autre sur Séville, connaît à fond le pays dont il s'occupe, et le traite d'une manière à la fois intéressante et sérieuse. Ce n'est pas précisément un récit d'impressions et d'aventures de voyage, mais une peinture exacte du pays, du peuple qui l'habite, des mœurs présentes et surtout de son passé. La littérature espagnole, si peu connue en France, est ici l'objet d'une remarquable étude, et les œuvres de ses écrivains sont analysées avec soin. Le caractère de la nation, l'influence persistante de ses grands souvenirs historiques sont aussi l'objet des observations de l'auteur, qui a voulu faire connaître à ses compatriotes moins une contrée qu'une nation. »

Para citar este artículo

Referencia electrónica

Manuel Bruña Cuevas, « L'hispaniste Antoine de Latour (1808-1881) », *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine* [En línea], 10 | 2013, Publicado el 28 junio 2013, consultado el 29 octubre 2014. URL : <http://ccec.revues.org/4648> ; DOI : 10.4000/ccec.4648

Autor

Manuel Bruña Cuevas

Universidad de Sevilla (mbruna@us.es)

Derechos de autor

© CCEC